

L'anémochorie des samares¹

Par Antoine Bustros

... en général, c'est à peine si je faisais attention aux gens qui allaient à la plage, mais ces deux-là, je les ai remarqués à cause de la maigreur du type, je l'ai vu et j'ai eu peur, putain, j'ai pensé, c'est la mort qui vient me chercher...²

Roberto Bolaño

J'en avais marre de lire dans mon lit, alors j'ai décidé d'aller lire au mont Royal. Il y a là un endroit où, quand je réussis à m'arracher les yeux de mon livre, s'étend une vue en plongée sur le lac aux Castors que survolent des mouettes souvent querelleuses et plus loin, dépassant d'une tête la rangée d'arbres qui s'effeuillent en automne, la coupole de l'oratoire Saint-Joseph complète le coup d'œil entre les lignes de mon récit.

Sur cette petite élévation, où peu de gens s'attardent, se trouvent seulement quelques arbres « praticables », à l'ombre desquels je peux m'asseoir dans la belle saison pour lire tranquillement. Après la première partie du parcours à vélo, le chemin à pied pour parvenir à ce lieu pittoresque est une joie et il est rare d'y croiser des passants. On peut presque lire en marchant, sauf bien sûr dans les passages où il faut grimper ou dans ceux qui exigent plus de coordination. Ces jours-ci, je lis des recueils de nouvelles de Roberto Bolaño. J'ai à peine déposé *Les putains meurtrières* que j'entame sans respirer, si l'on peut dire, *Le secret du mal*. Arrivera-t-il à maintenir cette cadence, ce débit de floraison, d'érudition et de prolifération hors d'haleine? Je me suis posé ces questions en lisant son vaste et éblouissant *Détectives sauvages* et son colossal, intimidant 2666 (qui aurait dû être cinq romans, mais je crois que les éditeurs ont eu raison de n'en faire qu'un seul livre, posthumément). Je m'interroge de même au début de chacun de ses petits bouquins (*Appels téléphoniques*, *Nocturne du Chili*, *Le gaucho insupportable*, *Anvers*, *Étoile distante*, etc.) où la prose, dans la traduction exquise de Robert Amutio, se décline avec la même volubilité débridée, sans concision apparente mais dans un luxe de bavardage essentiel et magnifique.

J'ai mal lu les premières nouvelles de ce recueil. La couverture rigide, rouge et noire, de cette édition m'a tout de suite déplu et rendu inattentif. Conséquemment, plusieurs paragraphes m'ont échappé. Lorsque je lis ainsi, sans saisir ce que mes yeux parcourent, quand cela arrive, eh bien, je relis patiemment, plusieurs fois si nécessaire. En relisant immédiatement certains passages, je ne reconnais pas les lieux ou les atmosphères des phrases que ma voix intérieure a déjà prononcées, mais en même temps, c'est un peu comme si je revisitais mentalement un rêve sans savoir si ce souvenir de rêve m'appartient ou si c'est le rêve d'un autre, que quelqu'un m'aurait raconté, que j'aurais vu dans un film, lu dans un roman ou que j'aurais inconsciemment inventé de toute pièce. Malgré cette obstination, il m'arrive, après trois

1. S'il est vrai que, a posteriori, on peut remonter la chaîne des événements qui donnent lieu à un phénomène observable, il est illusoire de chercher à prédire l'aboutissement d'une occurrence donnée assujettie à la succession d'effets aléatoires. Suivant ce postulat, on peut convenir que l'analyse du passé n'exempte pas l'avenir d'être gouverné par le hasard.

L'anémochorie des samares explore le thème du hasard à travers un signet et l'irritation d'un lecteur qui fusionne sa vie au récit qu'il lit, ainsi qu'à travers l'identification du protagoniste au chien qui le distrait de sa lecture et dont la ténacité se mesure favorablement à ses propres obsessions, et surtout à travers un hommage au poète et romancier chilien Roberto Bolaño qui place la littérature en tant que sujet au centre de son œuvre.

2. Bolaño, Roberto. *Secret du Mal*. Traduit par Robert Amutio. Éditions Christian Bourgois, janvier 2009.

ou quatre lectures, de me rendre compte que ça ne rentre pas. J'abandonne alors momentanément mon texte et je lis autre chose ou je vais faire un tour à vélo. Et si je n'ai pas envie de pédaler, je fais le ménage pour m'occuper de la poussière qui tombe d'on ne sait où, ou bien je caresse mon oiseau Kiki (c'est ce que je fais le plus souvent), surtout quand je lève le nez de mon livre pour m'apercevoir qu'il pépie à tue-tête depuis un certain temps déjà et qu'il sautille d'un point à l'autre de sa cage, ou qu'il se chamaille avec les tiges métalliques de sa prison dans le but d'attirer mon attention. Je resterais bien ici sans bouger, à lire, malgré le vacarme de Kiki, parce que la nouvelle que je viens de commencer m'intrigue. Mais j'ai le dos en compote et je sens que s'insinue un début de torticolis à force d'être resté à l'horizontale depuis des heures. Je n'ai aucune envie de lâcher mon livre mais Kiki fait tintinnabuler son perchoir comme s'il avait perdu la tête et en plus, il vient de renverser sa baignoire. Je vais décidément aller continuer ma lecture sur la montagne.

J'arrive là-haut. C'est vaste, c'est beau. Je lève les bras pour m'étirer mais mon dos est raide comme une tige de titane, j'ai du mal à garder les bras en l'air. Je suis comme dans une camisole de force et mes ridicules collants de cycliste me compressent les couilles. La vue découverte du dôme de l'oratoire domine le paysage, lui donne du panache; c'est là où le frère André, canonisé en 2010, a réalisé ses miracles. Enfant, j'ai tremblé en voyant toutes ces béquilles abandonnées par les dévots qu'il avait guéris, exposées dans un espace à part et clouées haut au mur comme un crucifix. Ma stupéfaction, née de la peur plus que de la compassion, était due au nombre de ces prothèses; je n'avais pas imaginé qu'il y eut tant de personnes handicapées. Pour ce qui est de ma mère, d'ordinaire sceptique, la masse de ces béquilles l'a immédiatement convaincue que ce temple opulent était miraculé. J'étais surpris de la voir allumer des cierges pour le frère André en faisant tinter dans la boîte métallique plus de pièces que nécessaire, peut-être pour mieux mériter ses faveurs d'outre-tombe. Quelques semaines plus tard, je compris en voyant ses blessures qu'elle avait gravi sur les genoux les marches extérieures de l'oratoire. Ecchymosée et éraflée du tibia à la rotule, elle semblait pourtant sereine. L'état misérable où elle s'était mise n'était pas seulement une marque excessive de vénération; l'exigence de l'épreuve recelait un calcul : la gravité de son geste et l'envergure de ses conséquences augmentaient proportionnellement la probabilité d'exaucement de ses vœux.

Des nuages menacent au loin, mais pour l'instant, une trouée invite le plein soleil. La brise sporadique et agaçante brosse le terrain gazonné, soufflant un fond d'air chaud qui présage la canicule. Près des fourrés, deux goélands se disputent quelque chose par terre. Dans tout cet espace s'élèvent cinq arbres sous lesquels on peut s'asseoir pour bouquiner paisiblement, mais un seul de ces postes est assez confortable pour y soutenir une longue lecture. Des deux postes suivants, le premier comporte une bosse qui scie la jambe au bout de vingt minutes et le second se présente sur une inclinaison où le tronc, en pente, casse la posture; là, on ne tient pas plus de douze minutes. Les deux postes arrière sont en retrait. L'un, bordé d'une grosse racine émergeant au pied du tronc comme un serpent polycéphale, rend impossible de s'y asseoir sans se meurtrir le coccyx, alors que l'autre, se trouvant légèrement en contrebas, affiche une vue partiellement obstruée, surtout en pleine saison, comme maintenant, quand l'arbre d'en face est très fourni. Je connais bien ces endroits privilégiés de lecture en plein air mais je n'en parle à personne pour éviter d'attirer des lecteurs indésirables. J'y ai lu des après-midis entières. La semaine dernière, par exemple, j'y ai dévoré d'un trait *Ma fuite des plombs* de Giacomo Casanova : délectable. J'ai relevé deux dictons en latin que j'utiliserai un de ces jours dans un texte. Ces dernières années, il y a beaucoup de touristes qui se montrent intéressés à ce lieu de passage. Certains s'y assoient pour lire, mais la plupart des occupants des arbres sont des novices qui lisent peu ou prou, ou font semblant de lire en surveillant du coin de l'œil je ne sais quoi. Ils choisissent le mauvais arbre, celui de la racine par exemple, et subissent l'inconfort du serpent, ou bien ils gigotent sans cesse et ratent de cette manière des couchers de soleil exquis. Je songe parfois à les prévenir, mais j'évite de m'interrompre pour rester concentré sur ma lecture.

Du sentier où je débouche, les trois premiers arbres sont en vue. Merde! Mon arbre préféré est pris. Je précipite un regard sur le suivant qui semble libre, mais je me corrige aussitôt : mon deuxième arbre de choix est aussi occupé. Et le troisième? Au moins celui-là est disponible... Noooon! Un couple d'adolescents très minces est étendu par terre tout à côté. Allongés, ils sont presque invisibles, leurs corps enfouis sous l'herbe haute. Merde de merde! Mais, ils n'ont pas l'air décidé à utiliser l'arbre, ou oui? Ou non? Par une journée pareille, chaude et venteuse, ces espaces ombrageux valent leur pesant d'or. J'ai trop envie de lire alors je m'installe sur le gazon, tout près de mon arbre préféré, au cas où son occupant dégagerait le terrain. Je me plonge dans mon livre : c'est l'histoire d'un type qui se remet de son addiction à l'héroïne et qui se soigne à la méthadone dans un centre de désintoxication d'une ville balnéaire. Et là, il y a ce vieux couple : elle, massive sous son parasol; lui, sec et incroyablement squelettique, sur le point de casser sa pipe, étendu comme une allumette, se laissant, jour après jour, rissoler sous le soleil ardent. Je vois dans mon champ périphérique, sous mon arbre préféré, qu'il y a du mouvement, mais je n'arrive pas à quitter le livre des yeux; cependant, je m'aperçois que je ne saisis pas ce que je lis et je cesse immédiatement ma lecture. Mais, je ne trouve pas mon signet. Il a dû tomber dans l'herbe. Je vais utiliser une samare comme signet. Je me penche pour en ramasser une et, ce faisant, je pense à un titre pour une nouvelle, mais je l'oublie aussitôt, distrait par la jeune femme qui occupe mon arbre et qui s'est mise à bavarder à haute voix au téléphone. Je me retourne brusquement et la regarde ostentatoirement avec un air mauvais, pendant un bon moment, avant qu'elle ne s'en rende compte. Puis elle fait un geste vague, comme si elle n'y pouvait rien, mais elle n'adresse ce geste à personne en particulier, pas à moi en tout cas, et elle continue à jacasser comme si de rien n'était. Je suis pourtant le seul alentour que son piaillage incessant peut déranger. J'essaie de revenir à ma lecture mais c'est impossible. Qu'est-ce que je fous ici si je ne peux pas lire? Je suis trop énervé pour comprendre ce que je lis. Je lis quand même, obstinément, pour ne pas entendre le mot à mot de son commérage tonitruant. Dans ma lecture trois baigneuses russes, probablement des putes, parlent avec leur portable et rient, comme ma jaseuse assise en tailleur, nu-pieds, en jeans serrés, qui, d'ailleurs, n'a pas lu la moindre ligne du livre ouvert devant elle. Je me demande bien ce qu'elle attend pour le faire. Il ne se lira pas tout seul. Quel qu'en soit le contenu, ce bouquin aurait eu le mérite de faire cesser son babillage irritant, adossée confortablement qu'elle est à mon arbre, alors que je suis sur le gazon, accoté sur rien du tout ou plutôt suspendu en équilibre sur un coude qui sera vite trop fatigué pour me soutenir encore bien longtemps. En vérité, mon personnage ne s'intéresse pas aux trois filles ou peut-être ne s'avoue-t-il pas qu'il y en ait au moins une qui puisse sans doute l'intéresser. Il regarde à côté. On sait déjà qu'il est fasciné et tout absorbé par le couple dépareillé des vieux vacanciers : la femme massive avec son gros livre interminable, abritée sous son parasol, et le mari rachitique crépitant sur le sable beige, exposé au flamboiement d'un soleil impitoyable. De temps en temps il se redresse, traîne son ossature frêle jusqu'au bord de l'eau et se trempe dans la mer; cela semble suffire à le rafraîchir, puis il retourne en rampant pour continuer de cuire au pied de sa matrone replète et liseuse vorace qui ne lui adresse jamais un mot. Il y a du mouvement du côté de l'arbre à la racine où se terrent les adolescents maigrichons qui, du reste, ne semblent pas sur le point de lever le camp. De toute façon, leur arbre ne m'intéresse pas vraiment. Il ne convient pas à une lecture sérieuse. Si on est du genre à gigoter tout le temps, ça peut aller, et encore, peut-être si tous les autres arbres sont occupés. Par ailleurs, il y a une balle de tennis qui survient et bondit à quelques mètres de moi. Je me retourne pour en découvrir la provenance, entrant presque en collision avec un chien aux pattes très courtes, le museau aplati, genre boxer, qui fonce à sa poursuite.

Deux garçons et une fille gambadent derrière le chien. Leurs pas tambourinent sur la surface herbeuse. Ils semblent investis dans leur cailletage, s'assoient en face de moi et profèrent un barrage tintamarresque de mots interférant avec ceux que je lis. Ils se sont installés plus loin que moi de l'arbre que je lorgne, mais à une distance tout de même menaçante. Étant arrivé avant eux, il n'est pas question que je cède ma préséance. À leur erre d'aller, je ne crois pas qu'ils le convoitent, mais on ne sait jamais, et puis à

trois avec un chien, qu'est-ce qu'ils feraient de cet arbre? Ils laisseraient leur chien pisser dessus, voilà ce qu'ils feraient si je leur cédaï ma place. J'espère qu'ils ont bien compris que, en ce qui concerne l'occupation de l'arbre, je suis le suivant. Je cherche les yeux de l'un d'eux mais on dirait qu'ils font tout pour ne pas me voir. Il faudrait peut-être que je me mette debout et que je fasse de grands gestes pour qu'ils remarquent ma présence, ces trois-là, bien que je sois à quelques mètres d'eux. C'est sûr que le chien captive le peu d'attention qui leur reste hors de leur babil assommant, quand il se lance à la poursuite de la balle de tennis sur ses moignons de petites pattes et semble perdre pied en dévalant le terrain pentu où roule et sautille la balle. Il dérape un peu mais miraculeusement recouvre l'équilibre sur ses quatre aiguilles imparfaites et ramène la balle à la brune qui la ramasse puis la lui relance sans y penser, en continuant de parler, sans regarder ses deux compères ni le chien qui l'accompagne, comme si en parlant dans le vide, elle avait ouvert un robinet qui devait la délivrer d'un trop-plein cherchant une issue, peu importe l'auditoire, si tant est qu'il y en eût un.

Ce qui frappe dans cette interaction avec le chien, c'est le désintéret navrant de la maîtresse à l'égard de leur jeu, contrastant avec l'intensité et la passion manifestées par le quadrupède dans sa course éperdue où, au final, il semble trouver son compte malgré l'implacable indifférence de la maîtresse; indifférence qui ne le dissuade pas de se lancer et se relancer à nouveau, à corps perdu, aux trousse de la baballe. Je n'arrive pas à me remettre à la lecture, car je me demande s'il ne serait pas plus sage de clarifier d'abord l'ordre d'accès à l'arbre pour prévenir les malentendus et les mécontentements. Le chien, dans ses allers et retours répétés, me distrait et me force à relire plusieurs fois. Je me rends compte que la récurrence du chien dans cette action déteint sur le contenu de mon récit et y imprime un cycle schématique que le texte ne suggère d'aucune façon. Mais voici qu'une image me replonge dans l'histoire : ... *(je) me mettais la serviette comme une cape et m'en allais m'asseoir sur l'un des bancs du Paseo Maritimo, où je faisais semblant de m'enlever le sable que je n'avais pas sur les jambes, et de là, depuis cette hauteur, la vision du couple était différente, je me disais qu'il n'était peut-être pas sur le point de mourir, je me disais que le temps n'existait peut-être pas comme je croyais qu'il existait, je réfléchissais sur le temps tandis que l'éloignement du soleil allongeait les ombres des bâtiments, puis je m'en allais chez moi, me douchais et regardais mon dos rouge, un dos qui n'avait pas l'air à moi mais d'un autre type, un type que je mettrais encore des années à connaître...*³

Moi aussi, à ma manière, je cours derrière une balle. À la différence que je n'arrive pas à la saisir. Lui, le cabot courtaud, a le mérite de la saisir et de la ramener. Moi, je ne saisis rien du tout. Si je saisis ma balle, je la conserverais, ou bien j'irais l'enfourir quelque part. J'aimerais vouloir savoir avec certitude ce que je ferais, mais à la fin je m'en fous, car dans ce scénario je serais un chien et mon monde serait tout autre, et c'est là où je me leurre en toute conscience puisque dans mon imaginaire évasif, je n'arrive pas à nier l'état bassement humain de lecteur irrité, privé de lecture par cette bête sur moignons, mal adaptée pour la course sur terrain vallonné, qui se meut maladroitement à quelques centimètres du sol et qui, pourtant, ne pense qu'à pourchasser avec urgence cette balle baveuse enduite de terre, noircie, qu'elle s'obstine à ramener à sa maîtresse irrévocablement ennuyée, qui la balance mécaniquement et à répétition au bas de la pente. C'est, en gros, ce qui me tourne dans la tête alors que je sonde mon texte. Impossible de gommer ces pensées qui court-circuitent ma lecture en adhérant inexplicablement au labyrinthe des phrases que je traverse avec peine. Il y a aussi le vent qui soulève les feuilles de mon livre et en éjecte ma samare. Je la laisse s'égarer au gré du hasard, trop heureux de retrouver des yeux ma place dans la page, et je reprends tout doucement ma lecture.

3. *Ibid.* (Bolaño, Roberto. *Secret du Mal*)

Notice biographique

Antoine Bustros est un pianiste, compositeur et écrivain montréalais. Né au Caire, il a vécu à Dublin, Los Angeles, Toronto, Rome et Londres. En 2000, Bustros fonde l'ensemble Ulysse pour lequel il compose de la musique nouvelle de chambre pendant une quinzaine d'années. Il se produit aussi à plusieurs reprises au Festival de Jazz de Montréal et sort quelques albums, dont un hommage à Bernard Herrmann. Plus récemment, il compose pour le collectif Confluence un répertoire qui mêle des traditions mixtes et des instruments d'origines culturelles variées. Au cours de la dernière décennie, M. Bustros a également publié un certain nombre de nouvelles, contes et récits, notamment dans XYZ La revue de la nouvelle et dans Montréal Serai. Actuellement, il écrit un roman.